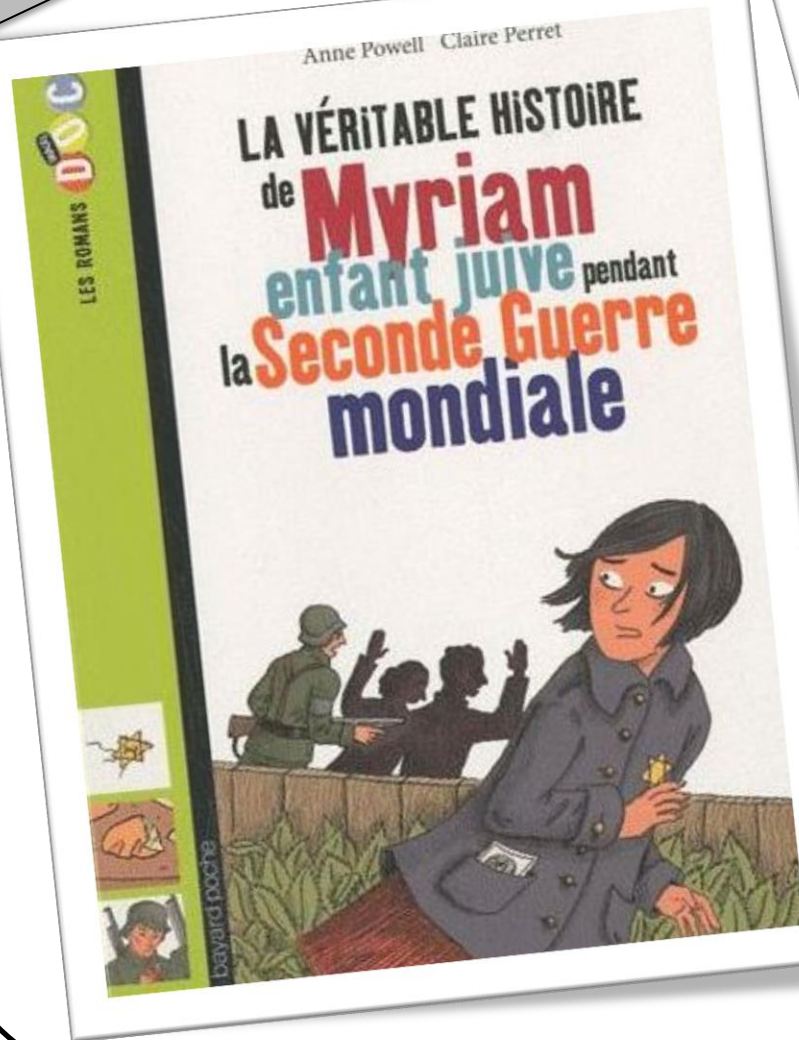


Époque
Contemporaine



Chapitre 1

LE VOL



On dînait, papa, maman et moi. De la vapeur blanche montait de la soupe: encore des navets! Le pain de maman sentait bon la vie d'avant la guerre. Maman avait fait un troc avec la boulangère : des œufs contre un peu de farine blanche. Le pain avait bien levé.

La guerre durait depuis bientôt trois ans, mais j'avais l'impression que c'était depuis toujours. Je ne connaissais plus que ça. On déménageait souvent, on ne mangeait pas beaucoup, et mes parents s'inquiétaient sans cesse. Surtout au sujet de Sammy, mon grand frère de dix-sept ans, parti depuis presque un mois. Quand il était là, on riait à table. Sammy avait toujours des histoires drôles à raconter. 11 me manquait.

J'ai demandé, tout en touillant ma soupe :

- Maman, où il est Sammy, maintenant?

Maman a soupiré. Elle n'aimait pas que je sois au courant de tout. Elle a regardé papa, qui a attendu un peu avant de faire « oui » avec la tête. Alors maman a dit :

- Myriam, il y a des choses que nous ne pouvons plus te cacher...

Avec papa, ils m'ont expliqué que, comme nous étions juifs, les Allemands risquaient de nous envoyer dans ce camp spécial près de Paris qui s'appelait Drancy. C'était là qu'ils mettaient tous les juifs, qui selon eux n'étaient pas tout à fait français. Des juifs comme papa qui parlaient

avec un accent, et même des juifs comme Sammy et moi, qui avions toujours vécu en France.

Papa s'est taillé une tranche de pain avec son canif.

- À Drancy, a-t-il dit, il y a des trains. Ils partent pleins de monde et reviennent vides. Personne ne sait pourquoi.

Drancy! Pavais très peur de ce nom. Un ami de papa était mort à Drancy, et j'avais vu de mes propres yeux le cousin Jacob qui, lui, en était sorti, mais plus mort que vit. On aurait dit un épouvantail !

J'ai posé ma cuillère et demandé :

- Sammy est à Drancy?

De la poche de son tablier, maman a tiré une carte postale.

- Non, a-t-elle dit. Il est là, en zone libre. Il nous cherche une cachette.

D'un côté de la carte, il y avait la photo d'un village à flanc de colline. De l'autre, quelques mots de mon frère : « Enfin arrivé! Comment vont les poulettes? » J'ai sursauté. En lisant le mot, je me suis soudain souvenue de ma promesse. J'avais juré craché à mon frère d'enfermer ses poules dans le poulailler, tous les soirs, sans faute, avant la nuit ! Et jusqu'à ce soir j'avais tenu ma promesse mais, là, il faisait nuit et le poulailler était encore grand ouvert. Le renard devait déjà poser ses pattes sur le seuil en humant de son petit museau noir la délicieuse odeur des poules endormies... J'ai crié : « Les poules! » en courant enfiler mon manteau.

- Dépêche-toi, m'a dit maman, tu dois encore faire des devoirs avant de te coucher.

- Oui, oui...

Et je suis sortie, en refermant la porte sur la cuisine chaude où mes parents souriaient de ma bêtise. J'aurais dû les embrasser...

Mes chaussures crissaient sur le chemin du potager. Il faisait nuit noire. J'avais peur. Mais je me souvenais des mots rassurants de Sammy : « Myriam, je dois partir, mais tu es grande maintenant. Tu sais, dans la vie il faut être courageux. Je compte sur toi. Si jamais tu as peur, imagine que tu me tiens la main, d'accord? » Je tenais donc la main imaginaire de mon frère, et ça marchait. Je n'avais plus peur.

Au fond du jardin, dans le poulailler, il n'y avait pas de renard. Sur leur perchoir, les deux poules dormaient. Je les ai caressées et elles se sont laissées faire. Quand elles dormaient, elles étaient trop faciles à attraper! Tout à coup, j'ai entendu des cris. Quelqu'un cognait très fort à la porte de la maison. À travers le grillage du poulailler, j'ai vu papa se lever. Il a quitté précipitamment la pièce avec maman. Ils avaient l'air inquiets. Des soldats allemands sont entrés dans la cuisine. Ils ont éclairé les autres pièces avec leurs lampes. Des cris résonnaient dans la maison.

Un soldat s'est emparé d'une lampe torche. Il est sorti dans le jardin, regardant à droite, à gauche. Je me suis tout de suite baissée. Il me cherchait, j'en étais sûre! Sans bruit, j'ai rabattu la porte du poulailler. Puis je me suis hissée sur une planche qui était juste sous le plafond.

C'est là que nous rangions la paille quand il y en avait. Je tentais de calmer ma respiration.

Les pas pesants du soldat se sont arrêtés devant le poulailler. Le loquet a grincé. J'ai entendu un frottement de toile, et un gros bras s'est tendu dans le noir. Fuis le soldat a saisi les deux poules. Elles caquetaient comme des folles. J'ai regardé partir le soldat à travers une fente entre deux planches. Il tenait nos pauvres poulettes par les pattes, la tête en bas.

J'entendais encore des cris, des ordres en allemand et des claquements venant de la maison... et puis plus rien. J'ai attendu très longtemps. L'heure du coucher était passée sans que personne vienne me chercher. Le froid s'était infiltré sous mon manteau et un givre gris figeait maintenant les brins d'herbe sur la pelouse. Enfin, je suis sortie de ma cachette. La cuisine était encore éclairée. Mais la porte de la maison était grande ouverte. Notre bonheur s'était échappé dans la nuit : on m'avait volé mes parents.



Chapitre 2

LA FUITE



Avant son départ, Sammy m'avait fait promettre que, quoi qu'il arrive, je serais forte et courageuse. Alors, pour lui et pour mes parents, j'ai retenu mes larmes et j'ai fait exactement ce qu'ils m'avaient appris à faire. Je suis entrée dans la maison. Par-dessus mes vêtements, j'ai encore enfilé un chemisier, un pull, une jupe, un slip et des chaussettes. Comme ça, j'avais de quoi me changer. J'ai pris mon cartable, les quelques sous qui restaient dans le tiroir, des pommes, le canif de papa et le pain de maman, je n'osais pas trop me charger parce qu'il ne fallait surtout pas que j'aie l'air d'être en fuite.

Sur le carrelage, tombée là comme par hasard, j'ai retrouvé la carte postale de mon frère. Au dos était imprimé en petites lettres le nom du village et celui du département : Le Chambon-sur-Lignon, Haute-Loire, je savais que la Haute-Loire se trouvait en zone libre, vers Saint-Étienne.

L'ai caché la carte sous mon pull, tout contre mon cœur. Puis j'ai embrassé les cuillères à soupe que mes parents avaient utilisées, et j'ai quitté la maison. Sans me retourner. Presque sans trembler.

Ce n'était pas la première fois qu'une enfant juive se retrouvait sans parents. On m'avait souvent raconté que ma grand-mère, comme beaucoup d'autres, avait fui les

*pogroms** de Russie à l'âge de treize ans. À mon tour, je devais fuir les Allemands sous peine de finir enfermée à Drancy ou, pire encore, dans un de ces trains qui portaient pleins et revenaient vides...

Prendre la route était trop dangereux le jour, alors j'ai marché toute la nuit le long de la rivière. Je savais que tôt ou tard elle me mènerait à la ville. À l'aube, j'étais épuisée. Avant d'entrer en ville, j'ai tiré avec mes dents sur les fils qui tenaient l'étoile jaune en tissu que maman avait dû coudre sur mon manteau.

Au début, j'aimais bien mon étoile. Mes copines étaient jalouses et en voulaient une aussi. Tout le monde racontait des blagues sur les étoiles : « Comment appelle-t-on un juif qui court? Une étoile filante! » Mais une fois, une inconnue m'a craché au visage. Elle m'a traitée de « sale juive » en me criant : « Retourne dans ton pays! » C'était dégoûtant. Et surtout, c'est la France, mon pays! Alors, après, j'ai pris l'habitude de toujours cacher mon étoile avec mes cahiers d'école.

Le jour se levait. J'ai arraché mon étoile, je l'ai balancée dans la rivière, et je suis redevenue française.

À la gare, il y avait déjà la queue pour les billets. Il fallait faire la queue pour tout désormais. J'ai pris place derrière une famille avec deux filles et deux petites valises. Une vieille paysanne s'est mise derrière moi. Elle sentait tort l'ail, et un petit peu le fumier.

** Attaques criminelles contre les juifs à la fin du XIXe siècle en Russie.*

Elle avait des poils gris sur le menton, comme la sorcière Baba-Yaga, dans le conte russe que ma grand-mère me lisait. Chaque fois que la queue avançait, elle devait traîner un lourd panier. Alors je l'ai aidée.

- C'est pour les Boches*, m'a-t-elle confié. De quoi faire un festin de roi ! Il faut bien vivre, hein?

Elle m'a souri. Elle n'avait vraiment plus beaucoup de dents ! Je ne pouvais m'empêcher de fixer son gros panier du coin de l'œil. J'avais très faim. Il contenait peut-être du beurre, du fromage ou même des pommes de terre? J'avais tellement envie de mordre à pleines dents dans une plaque de beurre, de fourrer goulûment du fromage dans ma bouche, ou même de croquer tout cru des pommes de terre...

Un soldat allemand est passé. Il a observé les voyageurs d'un œil attentif. Discrètement, je me suis accrochée au gros manteau du monsieur devant moi. Le monsieur s'est retourné et m'a fixée un instant. Le cœur battant, j'ai pensé très vite : « Pourvu qu'il ne me dénonce pas au soldat ! » Mais il m'a souri et m'a pris la main en disant bien fort :

- Attention, Marie, ne nous perdons pas!

Je ne m'appelais pas Marie, mais j'ai fait semblant.

Puis tout bas, il a chuchoté à mon oreille :

- Appelle-moi « papa ». Où vas-tu?

Je lui ai tendu ma carte postale. Il l'a lue et l'a montrée à sa femme avant de me la rendre.

- C'est tout près de chez l'oncle Raymond, a-t-il dit.

Il a acheté mon billet avec les siens. Je me suis sentie soulagée. Je savais que je pouvais compter sur eux. Ce matin-là, je suis montée dans le train avec un prénom, deux sœurs et des parents tout neufs. Ce n'était pas ma vraie famille, mais je les aimais déjà.



* Mot péjoratif pour désigner les Allemands.

Chapitre 3

LA BOUE



Dans le train, le papa m'a installée près de la fenêtre, à côté de lui. J'ai voulu lui rendre les sous pour le billet, mais il a refusé. La maman m'a donné, comme à ses filles, une tartine à manger.

Dans notre compartiment, il y avait plein de gens. Une jeune femme qui écrivait dans un cahier m'inquiétait. Elle n'arrêtait pas de me regarder. Je fixais le paysage dehors en balançant mes jambes comme si de rien n'était. Au bout d'un moment, la jeune femme s'est tournée vers « mon » papa :

- Tenez, pour vos filles. Elles sont si sages !

Elle lui a tendu quelques pages arrachées de son cahier, et un crayon. Sur la première feuille, en petites lettres, elle avait écrit : « Nettoyez les chaussures de la petite, sinon ils croiront que c'est une fuyarde. »

Le papa m'a passé la feuille puis il a entamé une discussion animée avec la jeune femme. Il se penchait vers elle, me cachant ainsi de la vue des autres passagers. Je me suis dépêchée d'enlever toute la boue de mes chaussures, et j'ai glissé le papier sous la banquette. J'avais peur. Le moindre détail pouvait me trahir, même un peu de boue sur les chaussures.

Dans un coin, près de la porte, un monsieur lisait le journal. À un moment, il s'est tourné vers nous :

- Regardez, « Plus de deux cents juifs arrêtés cette nuit ! », a-t-il lu. Ça, c'est une bonne nouvelle! Qu'on nous débarrasse de cette racaille une fois pour toutes!

Personne n'a rien dit. Certains hochaient la tête, d'autres regardaient dans le vide. Mes parents étaient certainement parmi ces juifs arrêtés. J'avais tellement envie de crier sur ce monsieur, de lui dire qu'il était méchant, que c'était lui qu'on devrait arrêter...

Finalement, je me suis endormie en rêvant que les Allemands me poursuivaient, et je courais, courais dans de la boue gluante...

Je me suis réveillée en sursaut. Une grosse voix aboyait :

- Papiers !

Plus loin dans le couloir, des soldats contrôlaient les papiers d'identité. Je n'en avais pas. Le papa m'a fait signe de me taire.

Il a retiré son épais et grand manteau et m'en a recouverte en s'appuyant sur moi comme si je n'existais pas! Il m'écrasait, j'étouffais, j'avais mal, mais je n'ai pas bougé. Les soldats ont mis très longtemps à vérifier les papiers. Quand enfin ils sont partis, le papa s'est poussé et a repris son manteau. Heureusement, dans le coin près de la porte, le monsieur au journal n'était plus là. 11 avait dû descendre avant. La maman m'a souri et a sorti une brosse à cheveux de son sac à main.

- Viens, que je te recoiffe, m'a-t-elle proposé.

Dans mon cœur, j'ai prié pour que mes parents rencontrent des gens aussi gentils que cette famille.

Chapitre 4

L'ONCLE RAYMOND



À l'arrivée du train en gare, un petit monsieur à moustache nous attendait à côté de sa charrette. C'était l'oncle Raymond. Toute la famille était contente de le voir. Pas moi. Parce que, dès qu'il m'a vue, il a dit sèchement :

- Qui c'est, celle-là?

- Elle est avec nous, a répondu la maman.

Et elle s'est mise à parler tout bas :

- Raymond, à Paris ils embarquent les enfants, par centaines! Des enfants! On ne pouvait pas l'abandonner. Elle était seule, à la gare... Enfin, tu comprends? Tu sais ce qu'elle risque, s'ils la prennent...

- Et nous?! a crié l'oncle Raymond. C'est trop dangereux d'aider ces gens-là !

Il était furieux et jetait des regards furtifs autour de lui.

- Il faut vous débarrasser d'elle, a-t-il insisté. Laissez-la ici ! Et il faisait des gestes dans ma direction comme pour chasser une mouche.

- Mais non, Raymond, a dit le papa.

Il m'a soulevée et posée sur la banquette de la charrette. À contrecœur, l'oncle Raymond est monté devant, a pris les rênes et les a fait claquer sur le dos de ses bœufs.

- Tu ne l'as plus, la jument? a demandé la maman.

- Réquisitionnée, a grommelé l'oncle. Ah, j'vous dis, on n'est pas rendu...

Quand nous sommes arrivés chez l'oncle Raymond, la nuit tombait. C'était une ferme avec des vaches, des poules, des oies...

L'oncle avait une femme, tante Eugénie. Elle n'était pas plus gentille que lui. Dans la chambre des filles, elle a dit en me montrant du doigt :

- L'autre, il faut la mettre au grenier.

- Mais non, a dit le papa. Elle sera très bien avec les petites. Ils ont posé un matelas par terre pour moi. Nous avons mangé, et bien mangé : rôti de bœuf, salade et pommes de terre.

Je me suis régalée! La maman a dit :

- Eh bien, on mange mieux ici qu'en ville!

- Et puis quoi ? s'est exclamé l'oncle Raymond. On mange bien parce qu'on travaille! La preuve...

Brusquement, il a posé ses mains sur la table. Ses paumes étaient dures et jaunies. Il a tâté du doigt ses callosités et il a dit :

- Ça, c'est des mains de travailleur. Allez, Bernard, montre-nous les tiennes.

Le papa a ouvert ses mains. Ses paumes étaient pâles et lisses :

- Voilà. Ce sont les mains d'un professeur de piano qui ne parvient plus à nourrir ses enfants, a-t-il commenté. Mais tu verras, Raymond, nous sommes travailleurs. Bientôt, nous aurons tous des paumes de paysan. Je regardais discrètement les miennes. Elles étaient bien trop douces pour l'oncle Raymond, mais je n'avais pas peur de travailler.

J'ai montré mes mains en disant :

- Moi, je sais nourrir les poules.

- Nous aussi! ont crié les deux petites en montrant les leurs à leur tour.

- Et moi, a ajouté la maman, je faisais la traite chaque matin avant d'aller à l'école. Ça ne s'oublie pas, le travail de la ferme.

- C'est bien, a dit l'oncle Raymond. Il souriait presque. C'est bien, la famille qui s'entraide. Mais celle-là, a-t-il ajouté en me montrant du doigt, elle n'est pas des nôtres. Il y a des camps exprès pour ces enfants-là !

- Mais, a protesté la maman, on est en zone libre. Il n'y a pas de camps ici !

- Si, il y en a, a dit tante Eugénie. Amélie, à la poste, a son gendre qui travaille dans le camp de Brens, hein Raymond? Et puis, il y a l'autre... Comment qu'ils l'appellent, ce grand camp d'Aix-en-Provence...

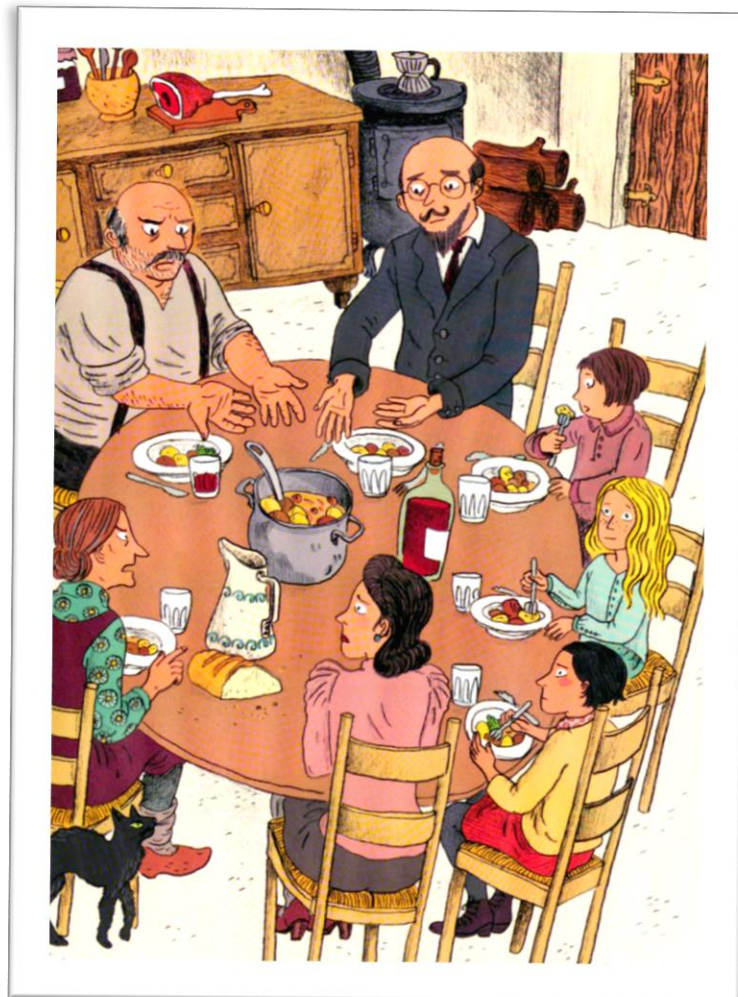
- Le camp des Milles, a répondu l'oncle Raymond.

- C'est ça, a enchaîné tante Eugénie, il y a plein de juifs au camp des Milles. De là, ils les envoient à Drancy... Drancy, là où des trains partent pleins de monde et reviennent vides...

Pour le dessert, il y avait une tarte aux prunes, mais je ne pouvais rien avaler. J'avais trop peur.

- Elle fait la difficile, l'autre, a remarqué tante Eugénie.

Moi, je savais ce qu'il me restait à faire.



Chapitre 5

SAMUEL



Après le dîner, on m'a dit d'aller jouer avec les petites. Comme je n'avais pas de poupée, la maman a fait des nœuds dans un torchon et, hop là, c'est devenu une poupée! Elle m'a rassurée tout bas :

- Il ne faut pas t'inquiéter... On va s'arranger pour que l'oncle Raymond t'emmène au Chambon-sur-Lignon. Ce n'est pas loin d'ici, par la route de Saint-Étienne. Tu as de la famille, là-bas?
J'ai fait oui avec la tête.

- Alors ça va ! a-t-elle dit. Tu seras contente de les revoir. Et elle m'a embrassée.

Mais je ne voulais surtout pas partir avec l'oncle Raymond! Je n'avais pas confiance. Et s'il me dénonçait à la police? Je n'avais pas le choix : il fallait que je parte cette nuit, seule.

Je suis restée éveillée. Vers minuit, j'ai pris mes affaires et me suis sauvée. J'ai traversé le village endormi, puis j'ai tourné à gauche vers Saint-Étienne. Une petite lune brillait dans le ciel, mince comme un copeau d'argent. La route était déserte. De temps à autre, je passais devant une ferme ou une maison. À un moment, un chien s'est mis à aboyer en tirant sur sa chaîne. Au moindre bruit, au plus petit craquement, je sursautais. Pour ne pas avoir peur, je tenais bien fort la main invisible de mon grand frère.

Je me suis bientôt retrouvée dans une forêt de sapins. Leurs cimes soupiraient dans le vent. Enfin, au matin, j'ai aperçu un village aux grandes maisons en pierre à flanc de coteau. C'était le village de ma carte postale. J'étais arrivée.

À bout de forces, je grimpais la côte quand une vieille dame est sortie de sa maison et m'a demandé :

- Où qu'elle va, la p'tite?

C'est à peine si j'ai pu lui répondre.

- Je cherche mon frère, ai-je murmuré.

- Comment il s'appelle?

- Il s'appelle Samuel.

- Ah ! m'a-t-elle dit, c'est que des Samuel, il y en a plus d'un ! Viens, allons voir là-bas.

Elle s'est dirigée vers un café sur la place. Elle me posait des questions. Elle était très gentille, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'être sur mes gardes. Elle est entrée dans le café. Moi, je suis restée sur le seuil. Au comptoir, dans la pénombre, des hommes riaient fort. La vieille dame s'est approchée d'eux et leur a dit quelque chose. Ils se sont retournés, et l'un d'eux a crié :

- Mimi ? ! Mais... qu'est-ce que tu fais ici ?

C'était Sammy! Il a couru vers moi et m'a soulevée de terre. Alors, toutes les larmes que j'avais retenues jusque-là dans mon cœur se sont subitement déversées, je pleurais à n'en plus finir.

Mon frère m'a emmenée chez lui, une chambre qu'il partageait avec deux autres jeunes. Il m'a bercée jusqu'à ce que mes larmes se tarissent. Puis il m'a tout fait raconter : les poulettes, les soldats allemands, ma fuite, le train, mes faux parents, et l'oncle Raymond. En parlant de nos parents, nous avons pleuré ensemble.

J'ai dit :

- Comment va-t-on se débrouiller sans papa et maman ?
- Nous allons rester ici et attendre que la guerre soit finie, répondit Sam. Les gens du village nous protégeront.

Tu sais qu'ils ont des vigies, là-haut, sur la colline ? Dès qu'ils voient la police arriver, ils préviennent tout le monde, et on va se cacher dans la forêt. Jamais personne n'a été pris à ce jour !

J'ai encore demandé :

- Tu crois qu'on reverra papa et maman ?
- Je ne sais pas, dit Sam. Ce qu'il faut, c'est rester en vie et espérer.

Je sortis le pain de maman de mon cartable. Avec le canif de papa, mon frère y tailla de fines tranches de pain que nous avons partagées en pensant à nos parents. Le pain était dur :

- Dur comme cette fichue guerre, a dit mon frère.

